



Hommes et choses en Perse ...

Carla Serena

HOMMES ET CHOSES

EN PERSE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

à 3 fr. 50 le volume.

Seule dans les Steppes. Épisodes de mon voyage aux pays des Kal-
moucks et des Kirghiz. 1 vol. G. Charpentier et Cie.

De la Baltique à la mer Caspienne. Dreyfous, Paris.

Une Européenne en Perse. Dreyfous, Paris.

Paris. — Imp. E. CAPIOMONT et V. RENAULT, rue des Poitevins, 6.



MADAME CARLA SERENA

M^{ME} CARLA SERENA

HOMMES ET CHOSES

EN PERSE

ÉDITION ORNÉE D'UN PORTRAIT DE L'AUTEUR

PAR F. DESMOULIN

et de cinq dessins par Colombari sur des croquis d'après nature

PARIS

G. CHARPENTIER ET C^{IE}, ÉDITEURS

13, RUE DE GRENELLE-SAINT-GERMAIN, 13

1883

Tous droits réservés.

A SA MAJESTÉ HUMBERT I^{er}

ROI D'ITALIE

SIRE,

Votre Majesté a daigné accepter gracieusement la
dédicace de ce livre; c'est la récompense ambitionnée
de celle qui a l'honneur d'être, de

Votre Majesté,

la très dévouée sujette,

CARLA SERENA.

1783
853

413977

LES HOMMES

ET

LES CHOSES EN PERSE

I

Détails préliminaires. — La peste à Recht. — La presqu'île d'Abchéron. — Les bateaux russes.

Dans une relation de voyage, l'auteur doit peu parler de lui-même, s'effacer pour ainsi dire. Observateur, il n'est pas le personnage principal, car les lecteurs sont plus désireux de savoir ce que les indigènes font chez eux que ce qu'y a fait le narrateur.

Mais les circonstances de mon séjour en Perse furent si imprévues, si étranges, qu'en les racontant, j'ai été forcée de parler de moi dans la première partie de cet ouvrage ¹. Dans celle-ci, je raconte simplement ce que j'ai vu.

Mon excursion fut due à un de ces hasards qui, souvent, créent des complications.

De retour d'un long et pénible voyage au Caucase, j'étais arrivée à Bakou. J'y tombai malade.

Lorsque je fus rétablie, la navigation sur le Volga, avec correspondance pour la mer Caspienne, était interrompue

¹. *Une Européenne en Perse*. Dreyfous, Paris.

à cause de la saison. Obligée de quitter Bakou, pour raison de santé et trop faible pour entreprendre la fatigante route jusqu'à Tiflis, on me conseilla d'aller reprendre mes forces sur la rive persane où le climat ressemble à celui de Naples.

Les Russes ont le monopole de la navigation sur la mer Caspienne. A ce moment — novembre 1877 — le service entre les rives russes et celles de la Perse ne se faisait plus régulièrement, car une quarantaine avait été établie à cause d'une épidémie existant, depuis le mois d'avril, à Recht, ville persane. Cette maladie, à laquelle les uns donnaient le nom de peste, était considérée par les autres comme ayant le caractère d'une fièvre typhoïde très contagieuse. La mortalité était arrivée jusqu'à plusieurs victimes par jour. Aucun Européen n'en fut atteint. Les médecins attribuèrent ce résultat à leur régime, différent de celui des indigènes. Quoique l'épidémie fût localisée à Recht, un cordon sanitaire avait été établi sur la frontière russe, tant du côté de la mer que de celui de Djoulfa, Natchevan, Erivan. C'était une précaution hygiénique autant qu'une mesure de prudence politique, car, en ce moment, une grande animosité existait entre les musulmans et les chrétiens. Le seul bateau à vapeur, faisant alors le service entre Bakou et la Perse était le *Grand-Duc-Michel*. Encore, restait-il à l'ancre devant la presqu'île d'Abchéron, à cinq heures de mer de Bakou, où un autre navire conduisait les passagers.

Abchéron, dont l'aspect est fort triste, est une rade ouverte où les bateaux jettent l'ancre par le mauvais temps, et où il n'y a pas d'autres habitants que les gardiens et employés du phare, placé sur un roc qui domine cette solitude et d'où la vue est fort belle. Ce désert, dont l'horizon est formé par la mer, où l'on ne voit que des roches élevées, paraît créé pour la mélancolie.

La côte d'Abchéron est très dentelée. En face se trouve une île nommée la *Sainte*.

Il y a quelques années, il y avait une fabrique de bougies, mais l'endroit fut abandonné à cause du manque d'eau. C'est pour cette raison, que l'on n'y avait pas installé la quarantaine, et préféré la presqu'île d'Abchéron. Ce lazaret provisoire, dont on voulait faire un point sanitaire permanent, est établi au bord de la mer, dans une plaine aride où étaient dressées les tentes des passagers retenus en quarantaine.

Deux baraques en bois servaient de demeure aux officiers sanitaires. Les marchandises débarquées étaient entassées dans une bâtisse en pierre, où, un à un, ballots, caisses et colis furent ouverts pour être purifiés par des fumigations. Jusqu'à ce moment, rien n'avait été fait pour le confort des voyageurs; ils manquaient de tout dans ce lieu désert. Pour se procurer des vivres, il fallait se rendre à Boussouni, le village tatar le plus voisin, situé à huit verstes de là.

Le seul navire allant alors à Bakou et à Abchéron, était le *Volga*, bateau de commerce. Quoique son aménagement ne fût pas disposé pour recevoir des passagers, il faisait provisoirement ce service.

De son bord, les voyageurs étaient conduits à la quarantaine dans un canot portant sur l'avant un drapeau jaune, signal d'épidémie. Après une demi-heure d'arrêt, ils étaient transbordés sur un autre bateau, mouillé plus loin, qui devait les conduire en Perse.

Cette loi de quarantaine, qui a peut-être sa raison d'être, est incompréhensible au premier abord. Ne semble-t-il pas que les gens, arrivant d'un endroit sain et obligés de passer où d'autres, venant d'une localité où une épidémie règne, sont retenus, risquent plus que s'ils allaient directement à bord du navire éloigné de tout contact pestilentiel?

Il n'y a pas de jetée pour aborder à Abchéron. Le canot

est tiré aussi près que possible de la rive par des soldats qui, à moitié nus, entrent dans l'eau, et portent sur leurs épaules les passagers pour lesquels ce genre de débarquement n'est guère agréable.

Lorsque la mer est calme, le danger n'est pas grand ; mais quand elle est houleuse, les vagues entraînent, parfois, voyageurs et porteurs.

Au Caucase, j'avais constaté combien les employés du gouvernement sont polis, surtout les Géorgiens. L'officier de quarantaine à Abchéron, qui était de cette nationalité, fut plein d'amabilités et d'attentions à notre égard. Il nous offrit du thé, des fruits, un abri sous sa tente, pour y passer notre demi-heure de quarantaine. Le récit des privations qu'il endurait, et de celles d'une centaine de personnes retenues pour dix jours dans cet endroit, dépourvu de toutes ressources, nous fit souhaiter de n'avoir jamais à subir une telle captivité.

Après une traversée d'une demi-heure, faite avec l'embarcation de la quarantaine, nous accostâmes enfin le *Grand-Duc-Michel* qui devait nous mener à destination.

Pendant deux jours, ce vapeur resta à l'ancre pour décharger les marchandises, opération qui ne peut s'effectuer que lorsque la mer est tranquille.

La Compagnie *Caucase-Mercure* est la plus ancienne faisant le service sur la mer Caspienne et le Volga jusqu'à Nijni-Novgorod. Elle reçoit une subvention du gouvernement ; en retour, elle fait le service postal et transporte les troupes. Mais il y a d'autres sociétés de navigation pour le transport des passagers et marchandises, qui lui font concurrence. Les machines des bateaux, sur la mer Caspienne, sont chauffées avec le résidu du naphte, chauffage fort économique.

La rivière Astara forme la frontière entre les territoires

russe et persan ; la rive septentrionale est russe, la méridionale persane.

Il y a plusieurs points où l'on peut aborder, les uns aussi difficiles que les autres, lorsque la mer est agitée. Un d'eux est Enézéli qui conduit à Recht, d'où une route postale mène à Téhéran.

Un autre est Aschoura, où est établie une station de marine de guerre russe. De là, un chemin conduit à Asterabad.

Un troisième est Méchédézer, d'où la plupart des caravanes vont, par Balfrouch, à Téhéran. Ce chemin est plus court mais beaucoup plus pénible, à travers les montagnes. Ce n'est que lorsque la mer le permet qu'il est possible de débarquer à Méchédézer, sinon il faut pousser jusqu'à Aschoura, qui n'est pas un port, mais une rive plus abordable.

Le trajet d'Abchéron à Méchédézer se fait en trente heures si le temps est propice. En ce cas, la traversée est agréable. L'installation à bord ne laissa rien à désirer, grâce au commandant Hack, homme tout à fait courtois et aimable.

En quittant le *Grand-Duc-Michel*, je dis adieu à l'Europe. Avant même de débarquer, on se reconnaît dans un tout autre pays, à l'aspect des hommes montant le canot de forme bizarre, qui vient à la rencontre des passagers pour les conduire à Méchédézer. Un autre idiome frappe aussi l'oreille du nouvel arrivant, car les rameurs de la barque asiatique s'encouragent l'un l'autre, en accompagnant le mouvement des rames par des cris, des invocations à Allah, au prophète, aux imans (saints) : *Ià Allah, Ià Méhémet, Ià Ali*, répétés jusqu'au dernier coup d'aviron qui mène le voyageur sur la terre persane de Méchédézer.

II

De Méchédézer à Balfrouch. — Légende. — Un jardin royal.
Un maire de village.

Je passai la nuit à Méchédézer. Le lendemain, l'agent de la compagnie de navigation russe me servit de cicérone, et j'appris ainsi des détails exacts sur la localité.

Aux premiers pas, dans un pays inconnu, on se sent pris d'une invincible curiosité. L'œil voudrait embrasser tout d'un coup ce qu'il ne peut voir que peu à peu et en détail. Hommes et choses se montrant sous un aspect nouveau, on peut à peine attendre pour aller de découverte en découverte.

Quoique déjà familiarisé avec d'autres pays orientaux, le voyageur qui se rend en Perse est sûr de trouver un cachet caractéristique dans cette contrée, trop éloignée pour avoir pu perdre sa physionomie vraiment originale.

En débarquant à Méchédézer, on remarque dans sa population un type différent de celui des Tatars établis de l'autre côté de la rivière Astara, sur la frontière russe. On compte parmi ses habitants beaucoup de pêcheurs et de cultivateurs. La rivière Baboul, qui la baigne est très poissonneuse. A son embouchure dans la Caspienne, elle forme un passage difficile à franchir lorsque la mer est agitée. La pêche, dans tous ces parages, est tenue en fermage par des Arméniens. Le poisson est salé à Méchédézer et exporté, par Astrakhan, en Russie. On évalue cette exportation à cinq mille *poudy* par an ¹, et à mille *poudy* de caviar ². Les barques de pêcheurs ont une forme originale. Elles

1. Le *poud* équivaut environ à 20 kilogs.

2. Caviar, œufs de poisson salés.

sont étroites et petites. Le pêcheur se tient debout en ramant, ses filets jetés dans l'eau. Ce canot est nommé *koulaz*.

Le riz et le coton sont surtout cultivés à Méchédézer. La nature y est, en général, luxuriante. Sur ces rives de la mer Caspienne, on trouve les produits des pays méridionaux de l'Italie. L'oranger, le citronnier y donnent des fruits en toute saison et en abondance.

La position de Méchédézer, baignée d'un côté par la mer, d'un autre par le Baboul, et ayant pour fond la chaîne de montagnes l'Elbrouz, est très pittoresque. Sur une élévation est un phare indiquant ce lieu d'abordage de la province du Mazandéran. On y jouit d'une température fort douce en hiver. L'été y est malsain et engendre des fièvres. L'aspect du pays n'indique pas la richesse de ses produits. De pauvres masures servent de demeures aux habitants. Une seule famille russe, celle de l'agent de la compagnie de navigation *Caucase-Mercure* y est établie. Les étrangers sont très hospitalièrement reçus chez elle. Pour ma part, je fus comblée d'égards et de prévenances par la femme de l'agent qui parlait l'allemand. Depuis six ans que cette famille s'y trouve, elle n'a jamais eu à se plaindre des procédés des indigènes à son égard.

Cette population, de la secte schiite¹, qui passe pour très fanatique, ne montre point de dispositions malveillantes envers les Européens. Elle considère les nouveaux arrivés avec étonnement et curiosité, comme des gens qu'elle n'a pas l'habitude de voir, mais non comme des personnes antipathiques. Aussi, les groupes qui se forment n'ont jamais aucune intention méchante. Les uns répondent avec complaisance aux questions adressées ; les autres s'of-

1. Schiite s'écrit aussi Chiite.

frent bénévolement à rendre quelque service. Rester longtemps à Méchédézer ne serait certainement pas agréable ; mais en ne faisant qu'y passer, le séjour est supportable. Un nouveau caravansérail était en construction. Ce dépôt de marchandises, seul abri des voyageurs, est bien nécessaire, car un grand nombre de caravanes partent de là pour l'intérieur du pays.

Les monts Elbrouz, les Alpes du pays, et surtout un volcan éteint, le Démavend, le plus haut pic neigeux, occupent une place très marquée dans l'histoire légendaire de la Perse. Les indigènes placent sur cette montagne le trône d'un roi des temps fabuleux nommé *Dschemschid*. Les traditions de cette époque mythologique représentent les habitants de la province du Mazandéran comme des *Dives*, ou esprits démoniaques vaincus par un héros du pays, *Keï-Kawous*, qui les convertit à sa croyance. Parmi les légendes connues dans le pays, se rapportant au volcan, la suivante est une des plus populaires :

« Après la mort du grand roi *Dschemschid*, son fils *Feridoun* fut chassé du trône de l'Iran¹ par un prince syrien, *Zohak*. Celui-ci dut sa victoire à l'esprit du mal, nommé *Ahriman*. Influencé par ce mauvais génie, l'usurpateur tyrannisa le peuple. *Ahriman*, sous la forme d'un bel esclave, ne quittait jamais le roi. Un jour, il demanda à *Zohak* de pouvoir déposer un baiser sur ses épaules en signe d'affection et de dévouement. Celui-ci lui accorda cette grâce. A peine le démon les eût-il effleuré de ses lèvres que le roi vit avec horreur deux formidables serpents s'en élever. Ni le fer ni le feu ne purent détruire les deux monstres entre lesquels sa tête pouvait à peine remuer.

« Pour les nourrir, il fallait de la chair humaine, et

1. Les Persans appellent la Perse : Iran.

chaque jour deux jeunes enfants étaient dévorés par eux. Pendant longtemps, l'Iran souffrit sous le règne du génie du mal, représenté par *Zohak*. Enfin, l'heure de la délivrance sonna pour le pays. Un forgeron nommé *Kawe*, à qui l'on voulut prendre son enfant unique pour le donner en pâture aux monstres, se révolta. D'accord avec les partisans de *Feridoun*, le roi détrôné, il forma une armée et attaqua *Zohak*, qui fut vaincu et jeté dans le cratère du Démavend. Le démon, connu des montagnards sous le nom de *Dive-i-Sefid* (esprit blanc), très redouté par eux, passe pour habiter les entrailles de cette montagne d'où il apparaît aux voyageurs, les conduit aux endroits les plus dangereux et de là les précipite dans l'abîme. »

Mais revenons à Méchédézer ou Mash-had-i-sar¹.

Ce petit coin isolé est mis en rapport avec le monde civilisé par les navires russes qui y mouillent chaque semaine, allant à Bakou, à Astrakhan, et qui transportent les produits du Mazandéran, fruits secs, coton, soie, riz. La canne à sucre, le chanvre y croissent, mais ne sont pas exportés.

A proximité de Méchédézer, se trouve un jardin royal, situé dans une île, au milieu d'un lac qui reçoit ses eaux de la rivière Baboul. Il est complètement abandonné, attendu que tout souverain régnant néglige tout ce qui a été créé par ses prédécesseurs. Aussi, voit-on, partout des ruines. Les provinces de l'Iran qui bordent la mer Caspienne sont le Paradis terrestre du pays. Les fruits y croissent en abondance, la plupart dans leur état sauvage.

En quittant ce territoire, la contrée devient aride ; on voit peu de verdure, excepté près des cours d'eau et dans les endroits où se trouve aménagée une irrigation artificielle fort usitée.

1. Les noms persans sont souvent écrits de différentes manières.

Deux *farsak*, environ, séparent Méchédézer de Balfrouch, ville principale de la province du Mazandéran¹. La route est charmante. Elle est bordée d'un côté par la rivière Baboul, qui forme çà et là de ravissantes petites cascades et traverse des jardins magnifiques, véritables merveilles. Il y en a que l'on croirait plantés depuis un demi-siècle, tandis qu'ils ont à peine dix ans d'existence. Des champs de blé, des rizières — qui, sur ce terrain fécond, où tout croît à vue d'œil, donnent souvent deux récoltes par an, — s'étendent à côté de vastes enclos plantés d'orangers, de citronniers, de cédrats, atteignant une élévation extraordinaire et pliant sous le poids de leurs riches produits. Un fruit spécial est le citron doux, fade et sans arôme, que l'on donne aux fiévreux pour lesquels l'eau est nuisible.

La contrée est entrecoupée de ruisseaux aux bords desquels poussent des roseaux d'une hauteur prodigieuse. Des métairies, à toit de chaume, des paysans labourant la terre rappellent l'Europe.

La température, lors de mon passage en mi-novembre, était tiède et agréable. Les senteurs délicieuses des plantes aromatiques, les arbres avec leur fraîche verdure donnaient à la campagne l'aspect du mois de mai. Venant du Caucase, où tout le monde, jusqu'au plus petit enfant porte des armes, je fus frappée de voir les Persans n'en avoir aucune. Les routes sont sûres, excepté toutefois celles à proximité des provinces habitées par les tribus des Kurdes et des Turcomans.

Toutes les valeurs et marchandises sont confiées aux muletiers, qui traversent le pays sans escorte et sont rarement attaqués.

1. Les Persans comptent la distance par *farsak* (comme du temps de Xénophon). Un *farsak* répond à peu près à sept kilomètres.

A mi-chemin de Méchédézer et Balfrouch est le village de Pasanar, enfoui au milieu de grenadiers superbes, d'orangers et citronniers non moins beaux. J'eus pour compagnons de route des Arméniens, attendus chez le maire de cette localité pour y prendre le thé et fumer le *kalian*¹. Ils me conduisirent chez lui. Hadji Agha² Ali m'introduisit dans son *enderoun* (appartement de la famille). Je vis ses deux épouses allaitant chacune deux jumeaux, nés, à peu près en même temps, la première année des mariages du maire.

Si tous les ans cette fécondité se maintient, sa double famille promet beaucoup, même sans compter les deux autres femmes légitimes permises par les lois de Mahomet.

Le *biroun* du maire³, où il nous reçut, était une chambre carrée, à peu près aussi haute que large, à plafond en poutres solides, à murs blanchis à la chaux. Des niches, le long des parois, servant d'armoires et d'étagères, représentaient les seuls meubles de la pièce, où régnait une propreté minutieuse. Sur le sol, d'épais feutres foulés, coloriés, sur lesquels nous primes placé à la mode du pays.

Le thé fut servi à notre arrivée. Un *samovar*⁴, en cuivre, bouillant, fumant, grondant comme une locomotive, fut placé à terre, près d'un plateau garni de verres avec des soucoupes et des cuillers qui rivalisaient de brillant avec le métal de la bouilloire. Sur un autre plateau rond, fort grand, étaient étalées des tranches de melons énormes qui, par le temps chaud qu'il faisait, furent les bienvenues.

En attendant l'infusion du thé, le *kalian* fit le tour des convives. Il me fut offert d'abord, comme occupant la place

1. Pipe à eau.

2. *Hadji*, signifie pèlerin, titre que porte celui qui a fait un pèlerinage. *Agha* répond à monsieur, maître.

3. *Biroun*, appartement réservé aux hommes.

4. Le *samovar* est une bouilloire en usage en Russie et importée en Perse.

d'honneur ; mais, non habituée, comme les Persanes, à en faire usage, je passai la pipe à mon voisin. De bouche en bouche, elle fit le tour des assistants.

Une foule curieuse se rassembla autour de la maison de l'Agha. Le nombre d'enfants y était considérable. Les femmes, ébahies de voir une Européenne à visage découvert assise au milieu d'hommes, jetaient des regards curieux, soulevant à la dérobée un coin de la *tchadra*¹ et du *rou-bend*² que les Persanes, de toute condition, portent toujours. Elles avaient la poitrine, les jambes et les pieds nus.

Les hommes, vêtus seulement d'un pantalon et d'une tunique de coton bleu, n'étaient ni moins curieux ni moins déshabillés que les femmes. Ils avaient, pour coiffure, une calotte ronde en feutre clair et sans bord.

Un bien-être relatif semblait exister parmi cette population campagnarde, et une certaine aisance régnait dans l'habitation du maire. Il paraissait être moins fanatique que les Persans, en général, car un grand nombre d'entre eux brisent tantôt les verres dont se sont servis les chrétiens, tantôt soufflent au-dessus de leurs épaules pour éloigner, soi-disant, l'impureté du contact, toutes les fois que l'un d'eux les approche de trop près. Les plus ardents musulmans ne manquent jamais d'accomplir cet acte en sortant de la maison d'un infidèle.

Fort satisfaite de mon étape, qui me fit voir cet intérieur indigène, j'allai jusqu'à Balfrouch avec les Arméniens et j'appris d'eux des détails fort intéressants sur le pays.

1. La *tchadra* est une grande pièce d'étoffe bleu foncé, qui enveloppe les femmes de la tête aux pieds.

2. Le *rou-bend* (lien du visage), est un long mouchoir blanc qui couvre la figure. Il s'attache derrière la tête à l'aide d'une agrafe. A la hauteur des yeux il y a un ouvrage à jour pour permettre de voir.

III

La ville de Balfrouch. — Mode de voyager. — Les caravanes.
Le *djélowdar* et les *charvadar*. — Les caravansérails.

Les obligeants Arméniens, propriétaires du principal caravansérail de Balfrouch, m'offrirent l'hospitalité dans une chambre réservée de leur appartement.

Les caravansérails sont les hôtels du pays ; mais ceux qui s'y installent ne trouvent que de petites loges carrées, qu'ils doivent, eux-mêmes, garnir des objets nécessaires, car elles sont dénuées de tout. Dans quelques-uns de ces caravansérails se trouve une grande cour, avec fontaine et bassin ombragés d'orangers et de citronniers. La plupart sont très sales. Celui qui y a séjourné peut s'estimer heureux, s'il n'emporte pas avec lui une quantité de ces insectes fourmillants, dont il est difficile de se garer. J'étais donc très heureuse de me voir logée dans de meilleures conditions.

Mon voyage s'étant décidé quelques heures avant mon départ, je n'avais pas eu le temps, à Bakou, de me pourvoir de ce qui m'était strictement indispensable. Conduite par mes hôtes, je fis quelques achats nécessaires.

Dans la langue persane, les localités portent souvent le nom de leur spécialité. Ainsi Balfrouch, qui signifie (vente de marchandises), est, en effet, le centre commercial de la province.

L'aspect de la première ville persane, en entrant dans le pays, par le Mazandéran, est une déception pour l'Européen, qui ne connaît la Perse que d'après la poétique description qu'en ont fait les écrivains. Elle s'étend sur un vaste espace. Les rues étroites, mal pavées, peu propres,

les murs sans fenêtres, les voies embarrassées de décombres inspirent la tristesse, et l'impression ne se modifie qu'à la vue des beaux jardins dont chaque habitation est entourée. Les orangers, citronniers, lauriers-roses, et grenadiers y poussent en profusion. La végétation est splendide. Les maisons sont basses, peintes ou blanchies à la chaux, les toits couverts de tuiles rouges. Dans les bazars, où règne toujours une grande animation, on voit étalés, pêle-mêle, des produits indigènes et européens.

Le revenu de la ville, qui n'a pas d'octroi, s'élève à peu près à cinq mille *toman*¹, prélevés principalement sur les taxes payées par les marchands et artisans.

Balfrouch a une population d'Arméniens et de Juifs, presque aussi nombreuse que celle des musulmans; le caractère des habitants n'est point belliqueux. L'agriculture est leur principale occupation. Ils donnent tous leurs soins aux rizières, s'occupent de la coupe des bois, cultivent les jardins, quoique l'art du jardinage soit encore très primitif. Il y a dans le Mazandéran des forêts vierges, où les arbres sont enlacés de plantes grimpantes enchevêtrées et à travers lesquelles il est difficile de se frayer un passage. On voit aussi des marécages, couverts de roseaux gigantesques. Des fièvres paludéennes y régneront souvent. Tout le monde, alors, cherche un refuge dans les montagnes.

La ville de Balfrouch, qui est fort ancienne, fut la résidence favorite du Shah Abbas. Il y établit un collège de théologie et une école des arts et métiers qui est encore à l'état d'enfance. On y voit les ruines d'un palais d'une architecture grandiose, que ce monarque fit construire, et qui ne fut jamais achevé. Un pont de douze arches, jeté sur un torrent, conduit à cet édifice, entouré de jardins, dont le

1. Un *toman* vaut dix francs.

silence n'est troublé que par le chant des oiseaux. Le Shah Nasser-Eddin donna cinq mille *tomans* (50,000 francs), à un des gouverneurs de la ville pour restaurer ce palais. Celui-ci, selon l'habitude, toucha l'argent et ne fit point de réparations.

Aucun chemin n'est carrossable dans ces parages. Tout trajet se fait à cheval, à dos de mulet, en *takht-i-ravan*¹ ou en *kédjavé*.

Celui qui veut aller vite, va en *tchapar*, c'est-à-dire prend un cheval de poste. Sur certaines routes, seulement, se trouvent des maisons de relais, *tchapar-khané*, où les voyageurs passent la nuit, après avoir eu soin de se pourvoir du nécessaire, car on ne peut absolument rien s'y procurer.

Un autre mode de transport, d'une lenteur extrême, est le voyage en caravane² à cheval ou à dos de mulet. Quelle que soit la distance à parcourir, on garde la même monture pendant toute la route.

Ceux qui ne peuvent supporter la fatigue, font usage de la *takht-i-ravan*, litière longue, à fond plat, avec des panneaux à vitres, et à brancards, entre lesquels on attelle un ou plusieurs mulets. Le haut est fermé. L'intérieur est garni de matelas et de coussins. Deux personnes peuvent s'y mettre à leur aise.

Enfin, la *kédjavé*, espèce de caisse, faite de lattes en bois, dont le sommet est bombé comme la capote d'une voiture. Elle est recouverte, à l'extérieur, d'une toile cirée ou d'un tapis. A l'intérieur, il y a des coussins sur lesquels une personne, en restant accroupie, peut se placer.

1. La traduction textuelle du mot *takht-i-ravan* est : « une couche qui marche. »

2. Le mot caravane vient du persan *kiarvan*, qui répond à « protection de trafic. »

Un mulet porte deux *kedjavé*, solidement attachées à ses flancs. Lorsqu'un seul côté est occupé, l'autre est chargé de bagages pour faire contrepoids.

L'ouverture de la *kédjavé* est souvent tournée vers l'arrière-train du mulet. De cette façon, le voyageur ne voit point devant lui la route à suivre, mais bien celle qu'il a faite.

Le cavalier en *tchapar* paye le cheval, qu'il monte, 75 centimes par *farsak* et est toujours suivi d'un postillon nommé *chagkert-tchapar* (*aide-courrier*).

Pour aller en caravane, on loue les chevaux et les mulets d'un *djélowdar*, propriétaire parfois de plusieurs centaines de bêtes, qui, avec ses palefreniers (*charvadar*), accompagne la caravane, et a la responsabilité de tout son personnel. On compte ordinairement cinq *kran*¹ par jour pour un cheval et quatre pour un mulet. Mais le prix varie, lorsqu'on en prend un certain nombre ou que les muletiers sont sûrs de trouver un chargement de retour.

La *takht-i-ravan*, objet de luxe, ne se loue pas; on paye un attelage de quatre mulets, quoique deux seulement soient employés pour cette litière. De même, pour la *kédjavé*, il faut payer deux mulets, bien qu'un seul soit nécessaire. Elle est plus légère que la litière; mais l'on court le risque, lorsqu'on gravit les sentiers, qui serpentent entre les montagnes escarpées, d'être jeté dans les précipices. Il est vrai de dire aussi que ceux qui voyagent en *takht-i-ravan*, doivent en sortir lorsque le chemin est trop étroit; les muletiers la portent, alors, à bras.

Ce n'est pas une petite affaire que les préparatifs de chargement pour une caravane. Les caisses, ballots, paquets sont assortis, pesés au coup d'œil du *djélowdar* qui

1. Le *kran* a, à peu près, la valeur du franc.

dirige ses *charvadar* par des cris, des gestes, des coups, à droite, à gauche, devant et derrière lui. A chaque étape, on décharge. La même monture porte tout le long du voyage les colis qui lui ont été assignés dès le départ. Il y a certains jours où le *djélowdar* ne se met pas en route tels que les lundis et vendredis. Ce dernier jour n'est plus observé lorsque la caravane est en marche. Le *charvadar* porte autour de la taille une chaîne, attachée par un bout aux cordes qui retiennent la charge des bêtes. Lorsqu'il les guide, il s'en sert en guise de fouet. Le bruit de ces chaînes, le tintement des sonnettes, suspendues au cou des mulets, produisent un vacarme continu, fort agaçant pour celui qui a les nerfs délicats.

Les *charvadar* forment une classe d'hommes d'une certaine importance. Ils représentent les chemins de fer et les bateaux à vapeur, et dans toute cette immense partie de l'extrême Orient tout transport de passagers et de marchandises se fait par eux, à l'exception des voyageurs en *tchapar*. Des rives de la Caspienne au golfe Persique, des frontières de l'Inde à celles de la Chine, toutes les denrées et produits passent entre leurs mains. On leur confie de fortes sommes et l'on n'a qu'à se louer de leur probité. Il est rare que le moindre objet soit égaré. Ils conduisent les mulets, les soignent, les chargent et les déchargent, opération qui se fait bruyamment avec des exclamations infinies de *Allah!* « Au nom de Dieu, » et de *Ullah* « que Dieu nous soit en aide. » Ils sont robustes, d'une grande sobriété, se contentant d'un peu de riz et d'un verre d'eau, et endurcis à toute fatigue. Par n'importe quel temps, ils marchent au pas des animaux, et souvent les devancent. Arrivés aux stations, ils s'occupent du raccommodage des selles, sacs ou autres accessoires, détériorés pendant la route. La nuit, ils veillent, à tour de rôle, auprès des mar-

chandises, et ont, certainement, moins de repos que les mulets. Le *djélowdar* est le maître suprême. Il part quand il veut, s'arrête de même, et ne se laisse point influencer par ceux qui font partie de la caravane. Têtu comme les mules qu'il conduit, aucune raison ne peut le convaincre. Il ne veut rien admettre et ne suit que sa volonté. Vivant plus en contact avec les animaux qu'avec les hommes, il traite les uns avec aussi peu de déférence que les autres.

Le matin et le soir, plusieurs heures se passent à charger et décharger ; ce sont des moments d'activité fébrile. L'installation pour la nuit paraît à peine terminée, que déjà les voyageurs, bien avant l'aube, sont réveillés et harcelés par les *charvadar* qui réclament tous les paquets et enlèvent, sans pitié, les objets de couchage, longtemps avant que l'on ne monte en selle, et que le chargement ne soit terminé. Comme on peut en juger, voyager dans ces pays, n'est pas chose commode ni agréable du tout.

En allant en caravane, on est souvent heurté par les chevaux et les mulets chargés, ce qui est parfois dangereux, car ils se pressent si près les uns des autres, sur les sentiers étroits, au bord des ravins, qu'un faux pas des bêtes coûterait la vie à ceux qui les montent.

C'est un travail sans fin, que de remettre, chemin faisant, les caisses qui glissent ou de relever les mulets tombant sous leurs fardeaux. Pour soutenir les bagages des deux côtés, on ajoute, au milieu, de plus lourds colis, au-dessus desquels sont attachés une quantité de menus objets : batterie de cuisine, provisions de bouche, bois et *kalian*, inséparable compagnon des *charvadar*. Lorsque cette pyramide vient à s'écrouler, ce qui arrive fréquemment, sa reconstruction exige un temps considérable.

IV

Formation de la secte des *Babi*.

Au commencement du règne de Nasser-Eddin Shah, il se forma une secte religieuse — les *bâbi* — dont les principaux exploits eurent lieu dans la province du Mazandéran¹.

Ces sectaires, ennemis des préceptes du Koran, tentèrent d'introduire une nouvelle religion dans le pays conquis par les disciples de Mahomet². Voulant abolir la royauté, ils attaquèrent aussi la politique. On peut, en quelque sorte, considérer ces révolutionnaires religieux et civils comme les socialistes et les nihilistes de la Perse.

Leur histoire, qui offre un grand intérêt, fait connaître les mœurs du pays.

L'innovateur de la secte, le Luther de l'islamisme, naquit en 1824, à Chiraz, et reçut le nom d'Aly Mohamed.

Son père, bien qu'épicier, se disait être un *Seyd*, c'est-à-dire le descendant de la famille de l'*Iman Hussein*³, prétention qu'ont un grand nombre de Persans. Il fit donner une éducation très soignée à son fils, qui étudia la théologie et la philosophie. Le jeune Aly Mohamed répondit à l'instruction reçue. A l'âge de dix-neuf ans, il se faisait remarquer par son savoir et son intelligence. Il aimait avec passion

1. En traversant cette contrée, on me montra diverses localités devenues historiques qui avaient été le théâtre de leurs luttes.

2. La Perse fut conquise en 633 après J.-C. par *Khaled*, général d'*Abou Bekr*. En 637, elle devint une province de l'empire des khalifes arabes. Le dernier roi de la dynastie des Sassanides fut *Yezdegerd* qui périt en 632, victime d'une révolte dans le Ségestan. L'Iran adopta alors l'islamisme avec le schisme d'Aly. De là, le nom de *chiïte* ou apôtres, fervents disciples.

3. Fils d'Aly, gendre de Mahomet.

la lecture des livres traitant des choses occultes, étude fort répandue chez les Persans.

Mirza Aly Mohamed¹ fit, très jeune encore, le pèlerinage de la Mecque. Ce qu'il vit, dans cette ville sainte fit naître en lui la pensée de créer une nouvelle doctrine religieuse qu'il prêcha peu de temps après. Sa jeunesse, la beauté et le charme de sa personne, sa parole éloquente groupèrent autour de lui des curieux et des partisans. Ce fut au pied de la *Kaaba*² qu'il émit, pour la première fois, ses idées réformatrices. Puis, il vint à Bagdad et visita, à Koufa, la mosquée ruinée où Aly, le gendre de Mahomet, avait été assassiné. Mûrissant ses idées et ses plans durant son voyage, il alla de Koufa à Bouschyr et retourna dans sa ville natale, Chiraz.

En route, rassemblant autour de lui ses compagnons, il leur communiqua ses premiers écrits, le journal de son pèlerinage et un commentaire d'une partie du Koran. Dès son arrivée chez lui, le monde lettré et religieux se pressa autour du nouveau prophète.

Dans les mosquées et sur les places publiques, on écoutait religieusement ses discours éloquents. Quoique attaquant le clergé, dévoilant et flagellant ses vices, ses prosélytes devinrent nombreux. Se voyant compris et soutenu, le prédicateur prit un titre religieux et se fit appeler *Bâb*, qui signifie la *porte*, par laquelle on parvient à la connaissance de la divinité. Ses sectaires prirent le nom de *bâbi* et sa doctrine celui de *bâbisme*.

1. Mirza, placé devant le nom, signifie : homme lettré, écrivain.

2. La *Kaaba* est une grande pierre noire qui se trouve à la Mecque, dans une enceinte où s'élevait jadis un temple idolâtre dont Mahomet fit un sanctuaire. Ce lieu, sacré pour les musulmans, est un but de pèlerinage. Celui qui a fait les cérémonies voulues devant la *Kaaba*, consistant à en faire sept fois le tour en récitant des prières et en baisant la pierre sacrée, reçoit le titre de *hadji*, pèlerin.

Le *Seyd* Aly Mohamed, en se donnant le nom de *Bâb* voulut montrer, à l'exemple du prophète de la religion mahométane, qu'il serait la *porte* par laquelle ses adhérents parviendraient à connaître le douzième Iman, *Mehdi* (le caché) dont il se disait le précurseur. Il se fit même passer pour l'Iman.

Mohamed employa plusieurs moyens pour faire croire à sa parole et agir sur les crédules. Ainsi, à son retour de Kerbéla à Bouschyr, afin de prouver que le soleil n'avait pas de prise sur lui, il s'exposait au milieu du jour, la tête nue, aux rayons brûlants de l'astre, par les chaleurs les plus torrides, pendant qu'il haranguait la foule, se disant une incarnation d'Allah. Il fit encore d'autres actes, qui passèrent pour miraculeux, parmi lesquels celui d'écrire avec une vitesse impossible à toute autre main humaine.

En peu de temps, ses disciples répandirent sa renommée dans toute la Perse. Ses adeptes, devenant chaque jour de plus en plus nombreux, lui donnèrent le nom d'*Altesse sublime*. Il fut bientôt la terreur du clergé et du gouvernement. C'est alors que les prêtres s'adressèrent à Méhémet, père du Shah actuel, l'informant du danger dont était menacée la loi du Prophète. De son côté, *Bâb* écrivit au chef de l'État, l'instruisant de la corruption du clergé. Le prenant comme juge, il sollicita la faveur de venir à Téhéran avec ses disciples, afin qu'il servît d'arbitre dans la question.

Un instant, Méhémet, influencé par son ministre Hadji Mirza Aghassy, eut l'idée d'écouter les arguments du dissident. Mais il en fut dissuadé par le *cheykh* Abdoul Hussein, chef du clergé, homme sage et respecté. Défense fut faite au *Bâb* de venir à Téhéran. On lui intima même l'ordre de cesser toute prédication à Chiraz et de rester enfermé chez lui.

Ceci ne fit qu'éveiller davantage la sympathie pour l'innovateur, et les prosélytes augmentèrent. Parmi eux, fut le gouverneur de la province de Fars, Hussein Khan¹. Quelque temps auparavant, il avait infligé la bastonnade au *naïb* ou lieutenant du *Bâb*, qui avait annoncé son arrivée à Chiraz, et, afin d'entraver sa course, il lui avait fait couper les tendons des jambes et des pieds. Lorsque le gouverneur, après avoir fait venir *Bâb*, se fût réconcilié avec lui, il lui dit qu'il le connaissait déjà, l'ayant vu en songe ; qu'il lui avait reproché sa conduite envers son *naïb*, mais qu'il lui avait promis le pardon... Il le pria de lui donner par écrit sa doctrine, afin que le clergé pût en prendre connaissance.

Bâb le fit, mais dans une langue qui n'était ni persane ni arabe. Aussi les *mollah* ne purent-ils la comprendre. Selon eux, il ne pouvait être qu'un fou, tout au plus digne de la bastonnade. Elle lui fut administrée ; mais, loin de diminuer son influence, cette punition ne fit que l'étendre davantage.

Le *Bâb* prit alors le nouveau titre religieux de *Point*² ou régénérateur de la vérité et donna celui de *Bâb* au *mollah* Hussein Bouchery, un de ses dix-huit apôtres. Celui-ci joua un grand rôle parmi les adeptes de la nouvelle doctrine, qu'il alla prêcher dans toutes les provinces de l'empire, pendant que son chef restait à Chiraz. Il alla à Ispahan, ancienne capitale, où il fit un grand nombre de prosélytes, représentant le *Point*, comme étant le douzième *Iman*. De là, il se rendit à Kachan, puis à Téhéran, où il fut reçu par le Shah et son ministre,

1. Ce même personnage avait été envoyé en Angleterre avec une mission du Shah Méhémet, afin de rétablir la bonne entente entre les deux Etats, troublée par une offense faite à un courrier anglais, en 1837.

2. Le titre de *Point* ne lui est pas resté. Il est connu sous celui de *Bâb*.

auxquels il montra les livres de son maître et exposa les dogmes de sa religion. Repoussé par eux, il dut quitter Téhéran.

Le *Point*, retenu à Chiraz pendant les pérégrinations de son principal apôtre, en envoya deux autres dans différentes localités. L'un, Hadji Mohamed Aly Balfrouchy (du nom de sa ville natale Balfrouch), alla au Mazandéran, où une femme, née à Cazbin (une des anciennes capitales), l'accompagna. Cette missionnaire, passant pour une illuminée, était surnommée la *Lumière des yeux* et *Son Altesse la Pure*. Issue d'une famille d'ecclésiastiques, elle était mariée à un *mollah*¹. Ses parents s'étant montrés hostiles aux nouvelles idées qu'elle avait adoptées, elle s'était séparée d'eux pour suivre la doctrine du *Bâb*. Son remarquable talent était reconnu par les *bâbi* et les musulmans eux-mêmes.

Ces événements se passèrent en 1847. A cette époque, le *bâbisme* avait fait beaucoup de progrès. Les hommes les plus distingués du pays en faisaient partie. A ce moment, le *mollah* Hussein Bouchery, vint à Méched, ville sainte où se trouve le tombeau de l'*Iman Réza*². Dénoncé au gouverneur, il dut partir. Mais, profitant d'une émeute qui éclata dans la province, il forma une petite armée, composée de *bâbi*, et attaqua les musulmans. Vaincu et obligé de prendre la fuite, il se dirigea alors vers Shahroud, où il fut roué de coups. Peut-être aurait-il perdu la vie, si l'attention du peuple n'eût été détournée par la nouvelle de la mort de Méhémet Shah.

1. J'ai vu le frère de cette femme remarquable, qui était *moudjtehed*, (archevêque), à Cazbin.

2. Sous le règne du Shah Abbas le Grand, les pèlerinages au tombeau de l'*Iman Réza*, à Méched, commencèrent, afin de détourner les Persans du voyage de la Mecque.

Cet événement donna quelque confiance aux sectaires. Repoussés par le père, ils espérèrent en Nasser-Eddin, son fils et successeur. Plusieurs apôtres du *Point* se rendirent de nouveau au Mazandéran, où l'un d'eux, accompagné de la *Lumière des yeux*, avait fait une foule de prosélytes.

Les Mazandérany, gens simples, se laissaient faire, et opposaient peu de résistance aux sectaires. Ce fut sur la place du hameau Bedech, que se tint la première réunion des *bâbi*, sous l'œil de l'enthousiaste illuminée.

Du haut d'une estrade, formée de planches, recouvertes de tapis, elle prêcha au peuple, rassemblé autour d'elle. Le visage découvert, contrairement à l'usage et à la religion du pays, elle ressemblait à une prêtresse antique ¹.

Plusieurs de ses discours, étaient empreints, dit-on, d'une simplicité et d'une éloquence vraiment surprenantes. Sa parole persuasive électrisait jeunes et vieux, et attirait les partisans en foule. L'avènement du Shah, au trône, occupant courtisans et ministres, on songea peu aux *bâbi*. Mais les *mollah* ne les perdaient pas de vue, et, à leurs instigations, une troupe de trois cents *toufenkdjy* (fusiliers) fut envoyée pour les attaquer à Balfrouch.

Dans plusieurs rencontres, les *bâbi* eurent d'abord l'avantage ; mais, à la fin, les musulmans prirent le dessus.

Le chef des sectaires leur fit alors connaître, que, si les Mazandérany ne voulaient pas adopter sa religion, il resterait tranquille pourvu qu'il fût permis à ses adeptes de quitter le pays sans qu'aucune violence ne leur fût faite. D'un commun accord, le combat cessa. Les *bâbi* se retirèrent hors de la ville, et allèrent au bourg Aly Abad, accompagnés des soldats qui se séparèrent d'eux en bons

1. Le bábisme permet aux femmes de se montrer sans voile.

termes. Mais, attaqués par les habitants du village, les *bâbi* les en chassèrent, et restèrent maîtres du terrain.

Décidés à ne pas quitter la place, ils élevèrent des fortifications dont les murs avaient dix mètres de hauteur. Deux mille sectaires gardaient ce retranchement, d'où les chefs sortaient pour prêcher. Afin d'exciter le zèle des prosélytes, ils leur communiquaient les écrits et les promesses du *Point*, toujours retenu à Chiraz.

Le nouveau ministre du jeune souverain, Mirza Taghy Khan, décida alors de mettre fin à l'insurrection des *bâbi*. Par ses ordres, une armée fut envoyée et attaqua les sectaires, retirés dans une région montagneuse du Mazandéran, nommé le pèlerinage du *Cheykh Tebersy*.

De nombreux combats furent livrés. Les *bâbi* firent de tels prodiges de bravoure que l'armée du Shah, plus forte et plus nombreuse, fut détruite en partie. Victorieux, ils se retirèrent dans leur forteresse qui fut assiégée pendant dix jours. La dixième nuit, le *mollah* Hussein fit une sortie, attaqua le camp ennemi, tua plusieurs chefs et soldats et mit les autres en fuite. Mais, blessé grièvement, il rentra dans le fort et expira sitôt après. A ses derniers moments, il défendit aux *bâbi* de faire connaître sa mort, les assurant qu'elle n'était qu'apparente et qu'il reviendrait à la vie quatorze jours plus tard.

Le camp ayant été levé, les *bâbi* sortirent de leurs fortifications, coupèrent la tête aux cadavres des musulmans, étendus sur le champ de bataille, et les mirent sur des piquets, devant l'entrée. Une nouvelle armée vint les attaquer. Un second camp fut établi à quelque distance de la forteresse, le voisinage se trouvant pestiféré par la multitude des cadavres. Les nouvelles troupes du Shah élevèrent des ouvrages plus hauts que les retranchements des *bâbi*. Ceux-ci, à leur tour, se fortifièrent davantage, mais

leurs défenses furent en partie renversées par l'artillerie royale. Ils firent alors une sortie vigoureuse et détruisirent toutes les tranchées de l'ennemi.

Instruits du succès des *bâbi* dans le Mazandéran, les partisans de la secte devenaient de plus en plus nombreux dans d'autres provinces.

Déjà, le siège durait depuis quatre mois. D'autres corps d'armée, commandés par de nouveaux chefs, furent encore envoyés.

Attaqués avec acharnement, et pris par la famine, plusieurs sectaires prirent la fuite. D'autres passèrent dans le camp ennemi. Ayant déjà broyé les ossements des morts, pour en faire du pain, les assiégés étaient réduits aux dernières extrémités. Ils déterrèrent même — pour s'en nourrir, — quoique ce fût là un sacrilège à leurs yeux, le cheval du *mollah* Hussein, mort des blessures reçues au moment où ce chef était tombé. Assaillis sans cesse par des forces supérieures, ils tinrent bon pendant quelque temps. Leur courage les fit considérer par les assiégeants comme des êtres surnaturels. A bout de ressources, vaincus par le nombre et la famine, ils se rendirent, enfin, après avoir soutenu de nombreux combats sanglants, avec un courage héroïque.

On ne comptait plus que deux cent quatorze sectaires, lorsqu'ils sortirent des fortifications. Exténués et mourant littéralement de faim, les vaincus furent invités à partager le repas des vainqueurs. Malheureusement, en parlant religion, une dispute s'engagea entre les ennemis de l'islam et les musulmans. Cette querelle se termina par la mort des *bâbi*, qui furent éventrés, à l'exception de leur chef le *mollah* Mohamed Aly Balfrouchy et de ses principaux lieutenants. Mais les prêtres de Balfrouch ayant énergiquement demandé leur vie, ils furent exécutés sur la

place publique; ni les femmes, ni les enfants ne furent épargnés.

Ainsi, se termina un des plus sanglants épisodes de l'histoire des *bâbi*.

Cet événement tranquillisa, pour quelque temps, la province du Mazandéran¹.

V

Nouveaux exploits de la secte des *bâbi*.

Bien qu'écrasé dans le Mazandéran, le *bâbisme* s'étendit de plus en plus. Ses prosélytes furent si nombreux dans la ville de Yezd, au printemps de 1850, que le gouverneur crut prudent de se retirer dans la forteresse, où il ne tarda pas à être assiégé. Mais, attaqués à leur tour par les *mollah* et le peuple, groupé autour de ceux-ci, au nom de Mahomet, les *bâbi* furent vaincus, et obligés de se retirer dans d'autres provinces.

Les adeptes du jeune réformateur, parmi lesquels se trouvaient un grand nombre de *mollah* et de lettrés, lui étaient dévoués sans le connaître, et le considéraient comme une émanation d'Allah. Chassés du Mazandéran, ses apôtres prêchèrent ailleurs. *La Lumière des yeux* alla même à Téhéran.

Parmi les chefs du clergé musulman qui suivirent sa foi, fut un *moudjtehed* (archevêque) de Zendjan, ville située entre Téhéran et Tabriz.

Ce *moudjtehed*, Mohamed Aly Zendjan², avait sous ses ordres une armée de quinze mille hommes. Mécontent

1. On me montra la place où avaient péri ces nouveaux martyrs.

2. Les Persans ajoutent souvent à leur nom celui du lieu où ils sont nés ou qu'ils habitent.

du gouverneur, il prit ce prétexte pour décider les *bâbi* à s'insurger et prêcha la révolte.

Des combats sanglants eurent lieu dans les rues de Zendjan, qui fut incendiée. Les troupes du Shah furent repoussées par les *bâbi*.

Une armée plus nombreuse revint à la charge et assiégea une seconde fois la ville. De part et d'autre, les plus horribles atrocités furent commises. Attaqués de tous côtés, les *bâbi* élevèrent des barricades. Hommes, femmes, vieillards, enfants même, les défendirent avec la rage du désespoir. On cite plus d'un trait d'héroïsme de chaque combattant. Dans une des attaques, le *moudjtehed* fut tué.

A ses derniers moments, il promit de revenir à la vie au bout de quarante jours. Épuisés, les *bâbi* capitulèrent, à condition d'avoir la vie sauve. Elle leur fut accordée : mais on ne tint pas parole. Leur chef fut tiré de la fosse et traîné pendant trois jours, dans les rues ; puis le cadavre, réduit en lambeaux, fut jeté aux bêtes. Mis à la torture, la plus grande partie des sectaires périrent et leur mort mit fin à l'insurrection ¹.

Semblables aux triomphateurs romains, les officiers du Shah arrivèrent à Téhéran, menant, la chaîne au cou, les *bâbi* et les chefs que l'on avait épargnés.

Aussitôt arrivés, ils furent torturés avec tous les raffinements de cruauté possible.

Parmi eux, s'en trouvaient trois, qui, condamnés par Mirza Taghi Khan, l'Émir-i-Nizam, à avoir les veines ouvertes, lui prédirent le même genre de mort ².

Les événements de Zendjan en préparèrent d'autres, car la lutte ne devait pas se terminer de sitôt.

1. Les troubles à Zendjan, commencés au mois de mai 1850, avaient duré jusqu'à la fin de l'année.

2. Peu de temps après, ce ministre eut, en effet, ce sort.

VI

Mort du *Point*.

Les musulmans, voulant décourager et effrayer les *bâbi* emprisonnèrent le réformateur.

Ceux-ci, lorsqu'ils virent leur chef retenu en prison par ordre du ministre, décidèrent la mort de ce dernier. Mais ce complot fut connu avant que les conspirateurs en eussent fixé l'exécution. Sept des coupables furent tués en public, ce qui était une innovation pour Téhéran, car, jusqu'alors, les condamnés étaient étranglés au palais, en présence du Shah. Cetté nouvelle mesure était due, en partie, aux remontrances du ministre de Russie, qui, appelé un jour auprès de Nasser-Eddin, avait entendu des lamentations, partant du jardin intérieur du palais, et avait rencontré, en entrant dans la salle d'audience, les bourreaux traînant les corps, encore palpitants, des malheureux, mis à mort, quelques instants auparavant.

De sa maison, à Chiraz, où il était prisonnier, le *Point* fut transporté au fort de Tjehrig, situé dans la province du Ghilan, non loin des bords de la mer Caspienne. Il y resta deux ans. Puis, l'Émir-i-Nizam le fit emprisonner dans la citadelle de Tabriz, où il arriva, chargé de chaînes, escorté de gardes et accompagné de deux disciples qui ne l'avaient pas quitté dans sa première captivité. On voulut le confronter avec les *mollah* dans une conférence où, exposant sa doctrine, ils auraient pu lui en démontrer l'erreur. Mais ceux-ci s'y refusèrent et demandèrent sa mort.

Le gouverneur de Tabriz convoqua alors un conseil de laïques devant lequel il fut interrogé. Malgré des réponses fort sages, sa fin fut décidée.

Alors, comme il est d'usage pour tout condamné, on le promena, enchaîné, dans les rues et les bazars les plus populeux de la ville, accompagné de ses deux apôtres.

Au milieu des huées, des insultes, des coups et tout couverts de crachats, ils furent conduits chez les chefs du clergé qui les injurièrent à leur tour.

Un des deux disciples, Seyd Hussein Yezdy, demanda grâce. Il l'obtint à condition de renier son maître et de lui cracher à la figure. Il le fit, et on le laissa fuir. L'autre, *mollah* Mohamed Aly, s'y refusa. Né à Tabriz, où se trouvaient des membres de sa famille, on les fit venir devant lui. Il résista courageusement à leurs supplications.

Après cette dégradation publique, les deux condamnés furent reconduits à la forteresse. On les suspendit au-dessus d'un fossé, dominé par le mur élevé d'un rempart, d'où la populace, réunie sur une place, put les voir. Au moment où les soldats, postés devant les suppliciés allaient tirer sur eux, on entendit le disciple dire au *Point* : « Maître, es-tu content de moi ? » A ces mots, une balle le frappa et il tomba mort dans le fossé. Chose étrange, le *Point* ne fut pas atteint. La corde seule, qui le retenait, fut rompue.

Mais la présence d'esprit lui manqua, et, au lieu de fuir au loin, il se réfugia dans un corps de garde où il fut pris et tué. En le voyant libre, on crut à un miracle et, s'il eût réussi à s'échapper, son invulnérabilité aurait certainement été proclamée par le peuple.

Son corps, traîné pendant plusieurs jours dans la ville, fut ensuite livré aux chiens.

Sa mort, loin de l'éteindre, enflamma davantage l'enthousiasme de ses partisans. Le désir de le venger donna lieu à de nouvelles conspirations.

VII

Complot des *bâbi* contre Nasser-Eddin. — Attentat.

Le *Bâb* n'avait eu en vue qu'une réforme religieuse. Ses adeptes élevèrent d'autres prétentions en sa faveur.

Il avait à peine vingt-sept ans lorsqu'il fut mis à mort. Préoccupé par ses travaux de théologie, il n'avait jamais pensé à la politique ; mais ses partisans lui reconnurent des droits au trône.

En Perse, il est admis que les princes Alydes¹ en ont de légitimes à la couronne, tant comme héritiers des Sassanides, que par leur parenté avec le dernier roi Yezdedjerd et les Imans. Étant *Seyd*, c'est-à-dire descendant d'Aly, le *Bâb* était donc parent de Yezdedjerd, et par conséquent son héritier. Sa qualité de *Bâb* rendait, en outre, ce droit incontestable.

Les *bâbi* n'auraient, peut-être, pas songé à mettre cette théorie en pratique, s'ils n'eussent été exaspérés par la mort de leur chef. Ils se déclarèrent donc les ennemis des Kadjars. Leur plan arrêté, ils choisirent un second *Bâb*, jeune homme de seize ans, Mirza Yahïa, fils du gouverneur de Téhéran, à qui ils donnèrent le titre d'*Altesse éternelle*. Ils répandirent le bruit que cet enfant, élevé par une femme du peuple, était doué d'une science extraordinaire, tenant du miracle.

Le nouveau *Bâb* fit une tournée religieuse et défendit tout soulèvement. Quelques dissensions menaçant de surgir

1. Les princes de la famille des Alydes, descendants d'Aly, sont considérés souverains légitimes ; les autres comme des usurpateurs et des tyrans.

parmi les sectaires, il étouffa le schisme dans son germe, se fixa à Bagdad, où il convertit un grand nombre de pèlerins se rendant à Kerbéla. Quoique secrète, la secte s'étendit.

Malgré tous ses efforts et son zèle déployés pour exterminer les ennemis de l'islamisme, l'Émir-i-Nizam, fort aimé d'abord du jeune Shah, tomba en disgrâce. Exilé, il fut mis à mort par ordre de Nasser-Eddin, qui lui fit ouvrir les veines. Les *bâbi*, faits prisonniers et exécutés après la prise de Zendjan, lui avaient prédit cette fin, comme nous l'avons vu plus haut.

Son successeur, né au Mazandéran, fut Mirza-Agha-Noury-Khan, qui reçut le titre de grand vizir. Il arriva au pouvoir en 1852. Quelques mois après, le bruit courut que le Shah, qui, à cette époque, habitait le palais de Nia-veran, sur les collines de Shimran, au pied de l'Elbrouz, périrait assassiné.

Un jour, assis dans son jardin, on lui apporta des pastèques. Voyant des hommes accablés de chaleur, travaillant à quelques pas de là, il leur fit donner de ces fruits. C'étaient des *bâbi*, venus avec l'intention de le tuer. Touchés de sa bonté, ils différèrent leur crime, annonçant aux sectaires qu'ils laisseraient écouler trois jours.

Ce délai passé, le 15 août 1852, Nasser-Eddin sortait à cheval, précédé et suivi, comme d'ordinaire, de cavaliers armés. Il se trouvait seul, son escorte marchant plus loin derrière lui, lorsqu'il vit, sur la route, quatre hommes qui l'attendaient. C'étaient les jardiniers, auxquels, quelques jours auparavant, il avait fait donner les pastèques. Ils le saluèrent en lui disant : « Nous sommes votre sacrifice¹; nous faisons une supplique. »

Mais, au lieu de rester à leur place, comme le cérémonial

1. Phrase usuelle que l'on adresse au Shah en présentant une demande.

l'exigeait, ils s'avancèrent, en répétant de nouveau : « nous faisons une supplique. » Aussitôt, l'un d'eux saisit la bride du cheval et déchargea son pistolet sur le Shah. Les autres tirèrent également. Nasser-Eddin fut atteint au bras droit et dans les reins par des chevrotines. Les personnages de sa suite accoururent aussitôt. Les assassins furent arrêtés et garrottés. L'un d'eux fut tué et son corps attaché à la queue d'un âne et traîné jusque dans les rues de Téhéran. La blessure du Shah n'était pas grave, car il put retourner à pied au palais. •

Dès que la nouvelle de l'attentat fut connue, une panique s'empara des habitants. On crut à une insurrection. Les magasins des bazars furent fermés et les boutiques des boulangers assiégées par des gens, voulant faire leurs provisions, en cas d'émeute. Mais le public se calma bientôt en apprenant, par cent un coups de canon, que le Shah n'était pas mort. Téhéran fut illuminée; *mollah* et seigneurs reçurent l'ordre de venir féliciter Sa Majesté.

La plus grande vigilance fut exercée par la police qui découvrit les chefs du complot. C'étaient deux *mollah* et un noble nommé Suleiman Khan. Un grand nombre de personnes furent arrêtées, parmi lesquelles se trouvait la « *Lumière des yeux*. » Elle fut enfermée dans l'*enderoun* du préfet de police. La femme de ce magistrat et ses servantes furent ses geôlières. Les trois chefs du complot subirent un châtement terrible. Ils furent fendus en deux, à coups de sabre, et le corps ainsi ouvert, pendus à des poteaux.

Les *bâbi*, qui avaient attaqué le Shah, conduits devant le conseil des ministres déclarèrent ne pas avoir de complices. Ils se défendirent avec énergie, et soutinrent que l'ordre de tuer le souverain leur ayant été donné par un chef suprême, la responsabilité ne devait pas leur incom-

ber, et qu'eux-mêmes n'avaient point de haine personnelle contre Nasser-Eddin qui s'était montré bienveillant à leur égard. Ils furent, néanmoins, mis à mort, après avoir souffert les tortures les plus atroces.

Aucun prisonnier, soit hommes, femmes ou enfants, ne faisait des aveux. On soupçonna certains personnages de la cour d'être des *bâbi*, impliqués dans le complot, car cette société secrète avait pris une extension extrême, et ses membres étaient dispersés partout. Le conseil d'État décida que les *bâbi*, reniant leur foi, seraient relâchés ; mais que les autres devraient être mis à mort. Toutefois, trouvant que le Shah ne devait pas à lui seul assumer la responsabilité de cet acte, il fut décidé que tout son entourage y prendrait part, et que des victimes seraient livrées à tous les ministres et hauts employés du gouvernement. On abandonna au bon plaisir de chacun le choix des tortures à infliger. Cette idée vint du vizir qui voulut ainsi compromettre la vie de tous ses collègues, comme l'était déjà la sienne, ayant été obligé, quelque temps auparavant, de tuer, de sa main, un *bâbi*, sur l'ordre de Nasser-Eddin.

En massacrant les ennemis de la foi musulmane, les grands du pays et le chef de l'État faisaient preuve de loyauté et de dévouement envers l'islamisme. De plus, si, parmi eux, se trouvait un conspirateur, on savait qu'il serait aussi tué à son tour.

Le règne de la terreur commença.

Ce n'étaient qu'exécutions et massacres. Les sectaires subirent le martyre avec le plus grand courage. Ministres des affaires étrangères, des finances, de la guerre, de l'instruction publique, commandant en chef de l'armée, directeurs de l'arsenal et de la monnaie, employés supérieurs des divers départements du service public devinrent des bourreaux, obligés d'immoler une ou plusieurs victimes. Il

s'ensuivit un carnage affreux d'hommes, de femmes, d'enfants, torturés avec barbarie.

Dans les rues et les bazars de Téhéran, les groupes de victimes furent promenés en procession au milieu de leurs bourreaux. Traînés par des cordes, on les faisait marcher à coups de fouet. Ayant les chairs ouvertes sur tout le corps, avec des mèches allumées dans les blessures, ces malheureux furent conduits au supplice. Beaucoup furent brûlés vifs. Avant d'être exécutés, ils dansaient et chantaient en chœur les paroles suivantes : « En vérité, nous venons d'Allah et nous retournons à lui. » Ce fut une épouvantable journée, à Téhéran, que celle de cette horrible exécution.

Parmi ces martyrs, se trouvait le disciple du *Bâb* qui avait demandé sa grâce à Tabriz et l'avait obtenue, en le maudissant et en lui crachant au visage. Mis en liberté, Seyd Hussein s'en était allé à Téhéran instruire les chefs *bâbi* de sa conduite, et son pardon lui avait été accordé. Arrêté, après l'attentat sur la vie du Shah, il avait avoué, avec joie, être un *bâbi* pour mourir et rejoindre son maître. Il dit que le *Bâb*, lui-même, lui avait ordonné de l'insulter afin de pouvoir raconter son martyre. Il ajouta, en outre, qu'étant, dépositaire des écrits du réformateur, ceux-ci seraient tombés entre les mains de ses ennemis, s'ils n'avaient été conservés par lui.

La courageuse « *Lumière des yeux*, » ne voulant pas renier sa foi, fut étouffée, et son corps brûlé par ordre du préfet de police. Avant de mourir, elle lui prédit aussi une mort violente, ce qui arriva, en effet, douze ans après¹.

Les cruautés, commises à cette époque sont encore

1. Ce personnage, appelé au palais par le Shah, lors des désordres qui eurent lieu, à la suite d'une famine à Téhéran, en 1863-1865, donna l'ordre de battre les femmes qui demandaient du pain devant le palais. Nasser-Eddin, du haut d'une tour, vit cet acte barbare, et, lorsque le préfet de police se présenta devant lui, il appela ses bourreaux, leur donna

vivantes dans le souvenir des habitants de Téhéran¹. Beaucoup se rappellent la procession de ces martyrs, conduits au dernier supplice, au son de l'hymne national. Leurs tortures excitèrent une sympathie générale pour la cause, et les prosélytes ne firent qu'augmenter.

On prétend qu'un *Báb* existe toujours, qui, de loin en loin, encourage ses adeptes à espérer.

VIII

Route du Mazandéran. — La ville d'Amol. — Les forêts. — Le hameau de Shazadéhide. — Voie royale. — Un original du Tyrol.

Du Mazandéran à Téhéran la route n'étant pas postale, on n'y trouve aucun *tchapar-khanéh* ou maison de poste.

Les voyageurs passent la nuit dans des cavernes pratiquées dans le roc, ou sous des hangars, ouverts à tous les vents, sans porte ni fenêtre, auxquels on donne le nom prétentieux de caravansérail.

La peste sévissant à Recht, chef-lieu du Ghilan, je dus aller par le Mazandéran. Je fis le trajet de Balfrouch à Téhéran en caravane, à dos de mulet.

A quelque chose malheur est bon, dit le proverbe. En effet, mon néfaste voyage, seule avec les muletiers, me fit connaître des détails qui me seraient restés inconnus, dans d'autres circonstances².

l'ordre d'arracher la barbe à ce magistrat, de le frapper de verges et de l'étrangler ensuite.

Lorsque le Shah faisait ainsi châtier quelqu'un, il portait un vêtement rouge, nommé « le manteau de la colère. »

1. Une grande partie des détails sur l'histoire des *bâbi*, de 1847 à 1852, me furent donnés par un Persan, témoin oculaire des faits qui eurent lieu à Téhéran, lors de l'exécution des sectaires.

2. Voir *Une Européenne en Perse*.

TABLE DES MATIÈRES

I. Détails préliminaires. — La peste à Recht. — La presqu'île d'Abchéron. — Les bateaux russes.....	1
II. De Méchédézer à Balfrouch. — Légende. — Un jardin royal. — Un maire de village.....	6
III. La ville de Balfrouch. — Mode de voyager. — Les caravanes. — Le <i>djélowdar</i> et les <i>charvadar</i> . — Les caravan-sérails.....	13
IV. Formation de la secte des <i>Bâbi</i>	19
V. Nouveaux exploits de la secte des <i>Bâbi</i>	27
VI. Mort du <i>Point</i>	29
VII. Complot des <i>Bâbi</i> contre Nasser-Eddin. — Attentat.....	31
VIII. Route du Mazandéran. — La ville d'Amol. — Les forêts. — Le hameau de Shazadéhide. — Voie royale. — Un original du Tyrol.....	36
IX. Aspect des routes. — Les cavernes. — Le village de Bajan. — Le Dive ou démon blanc. — Ask. — Souvenir de Zoroastre. — Les eaux thermales.....	42
X. Descente du flanc du Démavend. — Le bourg Ah. — Route jusqu'à Téhéran. — Son aspect dans le lointain. — Ses douze portes. — Son histoire.....	48
XI. La porte de Shimran. — Le quartier européen. — La place des canons (<i>Meïdane-Topkhané</i>). — La citadelle ou <i>Ark</i> . — Le palais royal. — Le grand canon historique.....	51
XII. Le paysage. — La ville de Téhéran. — Les habitations. — Les blanchisseuses. — Les bazars. — Les promeneurs. — Les derviches.....	55
XIII. Les visites. — Les compliments d'usage. — Les rafraichissements. — Les <i>Kaliandjy</i> . — Costume des femmes. — Téhéran, le soir.....	65
XIV. Premier voyage de Nasser-Eddin en Europe. — Difficultés. — Les enseignements du grand vizir. — La favorite et la nourrice du Shah. — Conspiration.....	72
XV. Nasser-Eddin (défenseur de la foi), Shahynshah de Perse...	77
XVI. Les innovations introduites après le premier voyage de Nasser-Eddin en Europe.....	82
XVII. Trésor royal. — Visite du Shah à ses sujets. — Les héritages. — Préparatifs pour le second voyage.....	86

XVIII. Originalités royales. — S. M. Nasser-Eddin, marchand au bazar. — L'Istekhara.....	92
XIX. Les quatre maris de la sœur de Nasser-Eddin.....	97
XX. Yahia Khan, beau-frère de Nasser-Eddin.....	104
XXI. Son Altesse Hadji Mirza Hussein Khan, grand vizir.....	107
XXII. Une visite chez la fille de Feth-Aly Shah, épouse du grand vizir. — Une vitre brisée.....	112
XXIII. Promenades du Shah aux environs de Téhéran. — Son cortège.	117
XXIV. Les titres. — Mode de paiement	124
XXV. Les prisons à Téhéran. — Les divers genres de châtiments...	130
XXVI. Comment se pratique la médecine. — Les médecins des Shah de Perse.....	135
XXVII. Un hôpital militaire.....	142
XXVIII. La découverte d'une mine d'or. — La montagne qui accouche d'une souris.....	145
XXIX. Un convoi funèbre à Téhéran. — La tombe des Kadjar.....	149
XXX. Les derviches. — Un français derviche.....	154
XXXI. Les bains. — Une journée au bain chez une princesse royale.	159
XXXII. La presse en Perse.....	166
XXXIII. Les fêtes religieuses du mois de deuil. — Le tékié royal. — Décoration. — Loges. — Scène. — Public.....	171
XXXIV. Les tékié des particuliers pendant le moharrem. — Les martyrs volontaires.....	179
XXXV. Histoire de la famille d'Aly. — Les gens de la tente.....	183
XXXVI. Origine des tézié.....	186
XXXVII. Le neuvième tézié au tékié du Shah.....	187
XXXVIII. Comment un chrétien devient musulman à Téhéran.....	194
XXXIX. Les missionnaires chrétiens.....	198
XL. Les légations étrangères à Téhéran et ceux qui sont sous leur protectorat.....	203
XLI. Inauguration de la première chaussée construite en Perse. — Le jardin zoologique du Shah.....	210
XLII. Les châteaux de plaisance du Shah. — La villégiature de Shimran	215
XLIII. Une intéressante partie de campagne. — Le bourg Shah-Zadé. — Abdoul-Azim. — Les ruines de Rhagès. — Le cimetière des Guèbres.....	220
XLIV. Le Nov-rouz à Téhéran. — Le salam du Shah.....	231
XLV. Les réjouissances publiques à Téhéran.....	241
XLVI. Un mariage royal à Téhéran.....	244
XLVII. Une fête dans l'enderoun de Son Altesse la princesse Ismad-ed-Dowleh	247
XLVIII. Départ de Téhéran. — Voyage de Nasser-Eddin. — Les chats font les honneurs aux ferrach de Sa Majesté. — Mes compagnons de route. — Le chef de notre caravane. — Les adieux et la bienvenue. — Les muletiers arabes. — Première étape. — Une fausse alerte.....	261
XLIX. Notre caravane au saut du lit. — Le cuisinier Hassan à l'œuvre. — La maison du maire de Kurdan. — Les ex-voto sur la route. — Les habitations. — Les trois femmes d'un paysan persan.....	271

L.	La ville de Cazbin. — Le palais et les jardins. — Découverte d'un ancien cimetière. — Les dellal. — Le climat. — Les produits. — La mosquée royale. — Les hadji. — Le gouverneur de Cazbin.....	276
LI.	Le village de Ghil-Ghumbez. — Une réunion de femmes. — Un vacarme effrayant. — Mon cabinet de toilette. — Le vent à Mengil. — Le Séfid-Rud. — Une noce à Rutbar. — Le tatouage.....	283
LII.	De Rutbar à Rustam-Abad. — Deux mulets hors de service. — Le château enchanté. — Les tigres dans la forêt. — Dernière émotion à Koudoum. — Le bourg de Sengher. — Le lieu d'investiture. — L'Esteghbal. — Le khalat d'honneur. — Arrivée à Recht.....	292
LIII.	La peste à Recht. — Mode d'ensevelissement des pestiférés. — Une femme adultère lapidée. — La fondation de Recht. — Ses écoles. — Sa position. — Ses produits. — Ses broderies. — Les loupes.....	303
LIV.	La Shah-Zadé et sa famille. — Les refuges. — Un percepteur en disgrâce. — La pétition des soldats. — Neuf hommes étranglés en présence de Sa Majesté Nasser-Eddin Shah.	315
LV.	De Recht à Enezéli. Le yacht royal. — Enezéli. — Le palais du Shah. — Un lit de roses. — Une accouchée. — Sévérité envers les femmes.....	323
LVI.	Les matelots de la flotte persane. — La légende de « Ard et Bil. » — La lagune d'Enezéli. — La navigation russe. — Le <i>Jéroslaw</i> . — Réception à l'Amarat.....	336
LVII.	Déjeuner dans la tour du palais. — Une nouvelle Ophélie. — Arrivée du Yelma. — Délivrance. — Départ d'Enezéli. — La barre du Mourdab. — Levée de la quarantaine. — Retour en Russie.....	346

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.